

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 5

Année C - 20^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 12, 49-53

On n'entend pas souvent des avertissements de Jésus.

Il parle d'un feu qu'il voudrait voir brûler, d'un baptême qu'il doit recevoir, d'une paix qu'il n'apporte pas, d'une division qu'il introduit jusqu'au cœur de la famille.

Il y a de la tension dans ces paroles.

J'ai retenu l'idée de paix qui n'est pas promise,
et je vous fais deux réflexions.

La première, c'est qu'à ces textes, qu'on ne peut évidemment pas contester, on peut toujours en opposer d'autres qui disent exactement l'inverse.

Jésus dit ne pas apporter la paix ?

Ailleurs, il dit, et avec quelle insistance,

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix.

Et on pourrait multiplier les exemples.

Je n'en conclus pas qu'on trouve tout dans l'évangile,
tout et le contraire de tout,
et qu'il serait temps de choisir.

Il ne faut pas choisir.

Ces choses, apparemment contradictoires, sont aussi vraies l'une que l'autre,

mais à des moments différents, dans des situations différentes.

Il est des moments où l'évangile est paix, il en est d'autres où il est division.

Jésus apporte à la fois la paix et la division ;
pas toujours la paix, pas toujours la division ;
parfois la paix, parfois la division.

Nous préférons évidemment qu'il nous parle de paix et, de fait, il en est souvent question dans l'évangile, mais il n'est dit nulle part que suivre Jésus est un long fleuve tranquille.

Je pense à ce texte de l'Ecclésiaste :

*Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux,
(...) un temps pour la guerre, un temps pour la paix.*

Un temps pour la guerre, un temps pour la paix :

Jésus ne dit pas autre chose.

Comme nous serions sages si nous savions distinguer les temps.

Et – c'est ma seconde réflexion – ces bagarres, ces divisions dans les familles, vous y croyez ?

Vous en connaissez, vous, des familles que Jésus divise ?

On a plutôt l'impression que Jésus suscite une indifférence plus ou moins polie,
on ne s'entretue pas pour lui.

Vrai ?

La personne de Jésus ne suscite peut-être plus – ou moins – la polémique,
et c'est tant mieux.

C'est son message qui fait question.

Or, il est sans doute sain que le messager que fut Jésus s'estompe au profit de son message.

Jésus s'est voulu messager, c'est nous qui du messager avons fait le message.

Et c'est au message qu'on nous attend.

Un chrétien n'est pas quelqu'un qui professe des lèvres sa foi en Jésus-Christ, mais qui s'efforce de vivre son message de vérité, de justice, d'amour.

C'est là que ça coince et qu'on se compte, que peut-être on ne nous comprend pas.
Là qu'il faut tenir bon...

Année C - 21^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 13, 22-30

Il y a dans notre évangile un écho de la controverse qui faisait rage entre les premiers chrétiens et les Juifs, au temps de la composition des évangiles, à savoir vers la fin du premier siècle.

Ces gens qui tambourinent à la porte du royaume mais n'y sont pas admis alors qu'on arrive en rangs serrés du nord et du midi, du levant et du couchant, ce sont les Juifs à qui le royaume est pris pour être donné à d'autres. La greffe chrétienne n'a pas réussi : « Vous refusez le royaume ? », d'autres le recevront.

On a dit que pour Marc, les Juifs ne comprennent pas ; pour Matthieu, ils ne veulent pas comprendre ; pour Luc, ils pourraient comprendre ; pour Jean, ils ne comprendront jamais.

Mais je ne creuse pas cette page que je crois être une page d'histoire.
Ce que je retiens et vous confie, ce n'est que la porte étroite :
« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

L'image est belle et fait un peu peur :
La porte étroite ? On comprend spontanément qu'il ne faut pas être trop gros pour pouvoir y passer.
Ou qu'il faut laisser à la porte ses paquets inutiles, se désencombrer.

À Bethléem, la porte de l'église de la Nativité a été construite ridiculement basse,
pour empêcher les cavaliers d'Allah d'y entrer sur leur monture comme ils en avaient la fâcheuse habitude. ¹

¹ Plus près de chez nous, à la Collégiale de Nivelles à l'endroit dit « chambre de sainte Gertrude » il y a un passage où il faut se glisser entre le mur et une colonne pour savoir si on est en état de grâce. Injuste ! Aucune femme enceinte ne parvient à passer.

Il faut donc laisser son cheval à l'entrée et bien d'autres choses.

Se délester de quoi ? Qu'est-ce qui nous encombre ?

Connaissant Luc, on peut certainement penser que l'argent et les richesses sont au programme, lui qui s'en méfie comme de la peste. Mais on pourrait nommer tant d'autres choses encore : le double langage, le mensonge, l'hypocrisie que Jésus haïssait.

Que chacun examine ses bagages.

L'idée, le « concept », est d'une purification, d'une simplification, d'un attachement à l'essentiel, quoi qu'il doive en coûter.

Et il y a de la grandeur dans cette attitude, et - pourquoi pas ? - de la fierté aussi.

Ne pas mentir même si tout le monde ment,
ne pas voler même si tout le monde vole,
ne pas tricher même si tout le monde triche...

Ce n'est pas réservé à une élite et c'est sans doute plus fréquent qu'on ne le croit, même si ceux qui agissent de la sorte ne peuvent pas toujours dire pourquoi ils le font.

On les dirait mus par un tropisme de bonté.

Comme le controversé Freud qui écrivait à la fin de sa vie « Quand je me demande pourquoi je me suis toujours efforcé de rester honnête, plein d'égards pour les autres et bon si possible, même si une telle conduite ne vous attire que des désagréments et des coups parce que les autres sont brutaux et indignes de confiance, alors il est vrai, je ne trouve aucune réponse. »

Passé par la porte étroite, Freud !

Vous vous dites peut-être que l'image de la porte étroite est austère, négative même :

Encore renoncer ? Le message chrétien n'est-il que cela ?

L'objection ne doit pas faire peur.

J'assume renoncer et le traduis par « choisir ».

Ce négatif est positif :
tout choix implique un renoncement ;
ceux qui veulent faire une carrière artistique, ou sportive ou scientifique, savent que leur choix est un renoncement.
On raconte que Bernard Palissy a fait passer tous ses meubles au four pour atteindre la température dont il avait besoin pour réussir un nouvel émail...
Des renoncements joyeux, ça existe !

Mon propos est bref : à vous de continuer et d'examiner vos bagages.
En fait de bagages, les béatitudes suffisent :
elles sont le kit de survie de l'humanité...

Le texte continue : la porte semble donner sur un domaine merveilleux qu'on appelle le royaume ;
il s'y donne un grand festin.
A un certain moment, la porte est fermée,
des retardataires y tambourinent mais on ne la leur ouvre pas.
Il est dit qu'ils ont fait le mal, ils le font encore, sans qu'on nous dise en quoi ce mal consiste.

C'est l'idée d'un jugement :
tout le monde n'est pas digne de prendre place à table.

Cette image, svp, lisons-la au présent.
Et le futur de l'image n'a pour but que de valoriser le présent.
C'est à tout moment que nos actes nous jugent.

Albert Jacquard, qui se dit s'être éloigné de la foi chrétienne de son enfance, mais qui aimait beaucoup l'abbé Pierre et a écrit avec lui de si belles choses sur les béatitudes, n'aime pas l'idée que « la prodigieuse aventure de l'humanité se termine un jour par un jugement où Dieu partagerait les hommes en deux tas : ceux qui ont réussi et ceux qui ont échoué :
on peut rêver d'une finalité plus grandiose. »

Sa critique est correcte, mais il a tort sans doute de durcir ces images : Jésus parlait un langage simple, un langage populaire avec des punitions et des récompenses que ses contemporains et ces grands enfants que nous sommes restés devaient entendre.

Dieu juge qui punit et récompense : sans doute. Pourtant, nous ne sommes pas une religion de l'au-delà, nous sommes une religion pour tout de suite et, nous l'espérons, pour après. L'évangile ne s'acoquine pas avec ce compère des religions qu'est l'au-delà.

Ici non plus, pas de futur, rien que du présent.

Cette porte à laquelle on frappe, c'est la porte du ciel, c'est notre vie qui passe en jugement.

Le jugement, ce n'est pas pour plus tard, c'est pour tout de suite.

Deux parties dans notre évangile, deux réflexions.

Première partie : « *Ne vous poussez pas aux premières places.* »

Un plaidoyer pour la modestie ? Peut-être :

Jésus, certes, n'aimait pas les orgueilleux, ceux qui oublient « que tout ce qu'ils ont, ils l'ont reçu et que s'ils l'ont reçu, ils ne doivent pas s'en vanter.

(C'est saint Paul : « *qu'as-tu que tu n'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en vanter comme si la chose venait de toi ?* »)

Il aimait la compagnie des humbles, il était plus à l'aise dans les cuisines que dans les salons.

Mais on ne trouve pas tout cela dans notre texte : simplement un agacement de Jésus devant des gens qui se poussent, du genre : « *Ôte-toi de là que je m'y mette* ».

Ce qui, par contre, intrigue, c'est le motif que Jésus avance.

Un motif qui ne vole pas très haut : « *N'occupez pas les premières places, vous risqueriez d'être rétrogradés.* »

Curieux : ce n'est pas là sa manière ordinaire. Ses propos et ses motivations sont souvent plus élevés.

A mon avis, il a dû dire cela avec un sourire en coin et l'argument fait mouche : « *Vous auriez l'air malin si on vous demandait de reculer !* »

(Il y a d'autres paroles de Jésus qu'on comprend mieux si on les *prononce* avec le ton correct et on découvrirait sans doute qu'il sait avoir de l'humour.)

Ça ne vole pas très haut mais c'est convaincant.

Or Jésus court au plus urgent, et le plus urgent c'est que le bien se fasse.

Pour le moment, peu importe que vous ne le fassiez pas de bon cœur pourvu que vous le fassiez.

Peu importe que certains vous insupportent, pourvu que vous ne leur tapiez pas dessus.
Peu importe que vous ne vous poussiez pas à la première place par peur d'être rétrogradés,
pourvu que vous ne preniez pas la première place.
Les sentiments, l'intention, c'est la fleur mais c'est comme l'intendance, ça suivra.
Chaque chose en son temps.

Encourageant pour nous quand notre cœur ne suit pas nos gestes :
par exemple quand nous donnons mais que notre don ne va pas jusqu'à ce sourire dont saint Paul, encore lui, dit quelque part qu'il est la cerise sur le gâteau de l'amour (Texte exact : *Dieu aime ceux qui donnent avec le sourire*)

Deuxième partie : « *Invitez ceux qui ne vous le rendront pas.* »

Il y a de la surenchère dans l'air,
comme plus d'une fois dans les propos de Jésus :
« *On vous frappe sur la joue droite ? Tendez aussi la joue gauche.
Vous aimez vos amis ? Que faites-vous d'extraordinaire ? Tout le monde aime ses amis : aimez donc vos ennemis.
Vous prêtez ? N'attendez pas qu'on vous rende, prêtez à ceux qui ne vous le rendront pas.* »
Il n'y a plus de prêts, il n'y a plus que des dons.

Soutenable, cette surenchère ?

Jésus ne veut pas nous culpabiliser, encore moins nous décourager.
Il indique un esprit, il invite à aller plus loin.
Et puis c'est un prophète, et il parle avec le feu et la passion des prophètes.
Il ne donne pas de consignes précises, il indique une direction à suivre.

Il propose un idéal et laisse à chacun de le réaliser à sa manière. Il n'y a pas deux façons d'aimer qui se ressemblent : il y en a autant qu'il y a de personnes qui aiment.

Que ces exigences ne nous découragent pas.
Si elles nous paraissent voler haut, très haut, trop haut, rappelons-nous qu'on peut être loin de l'idéal à atteindre et avoir pourtant fait un tout petit pas dans la bonne direction.

C'est le petit pas qui compte.
Et c'est l'ouvrage de toute une vie.
Soyons patients envers nous-mêmes comme Dieu l'est à notre égard :
à force de petits pas, on arrivera à quelque chose de potable...

Année C - 23^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 14, 25-33

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année C - 24^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 15, 1-32

Ce sont peut-être les paraboles les plus connues.
Trois sœurs : la brebis perdue, la drachme perdue, le fils perdu.
On les appelle « *paraboles de la miséricorde* », elles se trouvent chez Luc.

Question d'intitulés d'abord :
Il serait plus correct de ne pas dire : « *La parabole de la brebis perdue et retrouvée* »
mais « *la parabole du berger qui retrouve la brebis perdue* ».

L'accent n'est pas sur la brebis perdue mais sur la joie du berger qui la retrouve.

Il ne faudrait pas dire non plus : « *la parabole de la drachme perdue* » mais « *la parabole de la femme qui retrouve la drachme perdue* ».

L'accent n'est pas sur la drachme perdue mais sur la joie de la femme qui la retrouve.

Il ne faut pas dire : « *la parabole du fils prodigue* »

mais « *la parabole du père généreux qui retrouve son fils perdu* ».

L'accent n'est pas sur le fils perdu mais sur la joie du père qui le retrouve.

Le berger, la femme, le père : ce sont des images de Dieu.

Dieu est comme ça, dit Jésus, il a des coups de cœur.

La joie folle, disproportionnée, de retrouver ce qu'on aimait et qu'on avait perdu,

ça le connaît. Nous aussi. Ce que ça peut être fou, l'amour !

Car enfin, la femme qui invite ses amis : mais elle va dépenser plus que la somme retrouvée !

Et le berger qui laisse son troupeau pour partir à la recherche de la brebis perdue : il est fou, il risque de perdre les autres !

Il est fou, Dieu !

Voilà pour les deux premières paraboles, la brebis et la drachme.

Mais les choses se corsent avec la troisième, celle du père du fils et du frère :

elle est à la fois semblable aux deux premières et différente.

Semblable parce qu'il y est question d'un père qui retrouve son fils.

Différente parce qu'un troisième personnage entre en scène : le fils aîné.

Et ce fils aîné joue un rôle si important qu'on pourrait donner son nom à l'épisode

et dire que cette parabole n'est ni celle du père, ni celle du fils mais celle du frère.

Le père pardonne donc à son fils :
Il lui dit : « *Tu vau× mieux que les bêtises que tu as faites* ». (Ca ne se trouve pas dans le texte, c'est moi qui suppose que faute de le dire il l'a au moins pensé !)

Qu'un père pardonne à son fils, n'a peut-être rien d'extraordinaire.
On pardonne sans doute plus facilement aux siens.
Ce qui est provocant, c'est que le père déroule le tapis rouge.
L'aîné prend très mal la chose.

Et avec lui, nous débarquons en plein cœur de l'épisode.

Je ne charge pas l'aîné : je lui ressemble.
Moi aussi je trouve que le père y va fort.

Mais écoutez la suite : le père vient me trouver et savez-vous ce qu'il me dit quand il me prend à part ? Il me dit : « *Non, je ne suis pas injuste envers toi. Je vous aime autant l'un que l'autre, mes deux fils. Vous êtes tous les deux uniques à mes yeux.*

Si je ne vous aime pas de la même façon, que vous importe !

Toi l'aîné, tu es toujours avec moi, que cela te suffise, ne te compare pas. »

Tout le mal du monde vient peut-être de ce qu'on se compare aux autres et qu'on est jaloux. C'est en tout cas la thèse du philosophe René Girard. Il dit que tout le mal vient de ce que l'on veuille s'approprier ce que l'autre possède et que nous n'avons pas.

Je veux avoir ce que tu as. Je ne supporte pas que tu aies ce que je n'ai pas.

Je veux être ce que tu es et que je ne suis pas, et à la limite, je te supprimerai si c'est pour moi la seule façon d'être ce que tu es et que je ne suis pas.

Il appelle cela la rivalité mimétique.

Ne dites pas que la jalousie est un sentiment infantile qui n'a plus cours chez les adultes que nous sommes devenus : la seule différence entre l'enfant et nous, c'est sans doute que chez les enfants, la

alousie est visible à l'œil nu, brute de décoffrage. Nous, « les grands », nous avons appris à la cacher.

(En passant : coup de chapeau aux parents qui apprennent à leurs enfants à ne pas être jaloux.)

Je ne tire pas de cette parabole une leçon de morale. J'ai mieux à faire que vous dire : ne soyons pas jaloux. Je vous annonce au contraire une extraordinaire bonne nouvelle : Dieu nous aime tous de manière unique ; nous sommes uniques à ses yeux. (La « petite » sainte Thérèse a de très belles pages sur ce sujet.)

C'est pourquoi cette parabole de la joie du père se termine par un silence. On ne sait pas si l'aîné a dit oui à son père...

Et moi je termine par une question : comment la faites-vous se terminer, la parabole ?

L'aîné s'est-il laissé convaincre, selon vous ?

Nous sommes-*nous* laissé convaincre, puisque l'aîné c'est nous ?

Année C - 25^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 16, 1-13

Une histoire de faux en écritures, pas très édifiante, qui donne l'occasion de réfléchir au bon usage de l'argent.

Peut-être un fait divers authentique ?

Les escroqueries comptables, les faux en écriture, on connaît ça.

Ce n'est pas nous qui les avons inventés, ça existait avant nous. On a amélioré.

C'est fou la puissance de l'argent, et c'est vieux comme le monde.

Ce qui est étonnant, c'est la réaction du maître qui admire l'esprit de décision et l'intelligence de l'intendant malhonnête, ce qui nous vaut une réflexion sur le bon usage de l'argent.

Trois réflexions à propos de ce texte.

Première : l'histoire n'est pas très édifiante.

Occasion de se rappeler que l'Écriture Sainte n'est pas un livre d'édification.

Elle décrit plus les choses telles qu'elles sont que telles qu'elles devraient être.

Et dans les choses telles qu'elles sont, il y en a de belles, il y en a de laides.

N'imitons donc pas les mœurs des vieux patriarches :

ce n'est pas parce qu'ils étaient polygames

que nous devons les imiter (contrairement à ce que pensent certaines sectes fondamentalistes).

Deuxième réflexion : les fils de lumière et les fils de ténèbres.

Non, le monde ne se divise pas en deux camps, les fils des ténèbres et les fils de lumière.

La frontière entre les camps passe dans le cœur de chacun de nous.

En chacun de nous il y a un peu des deux : nous sommes fils des ténèbres et fils de lumière.

Peut-être, semble penser Jésus qui ne se fait pas d'illusion, sommes-nous davantage ténèbres que lumière. Il souhaite en tout cas que nous mettions dans les affaires de Dieu l'énergie et l'intelligence que nous sommes capables de mettre dans les affaires terrestres. Dieu c'est important et les choses importantes méritent qu'on y donne de l'énergie et du temps et de l'intelligence.

Troisième réflexion, que je crois au cœur de notre évangile, une réflexion sur le bon usage des richesses.

Il est souvent question d'argent dans l'évangile, surtout chez saint Luc.

L'Écriture ne diabolise pas l'argent, elle sait bien qu'on ne vit pas d'amour et d'eau claire,

que l'argent on en a besoin pour vivre, mais - je travaille à la grosse brosse - elle met en garde contre : (et à voir la résurgence lassante des scandales financiers, on se dit qu'elle a raison) : les richesses ne

sont pas mauvaises, elles sont dangereuses, il faut les manipuler avec précaution, comme on manipule des explosifs.
Luc va plus loin : il s'en méfie comme de la peste.

Précision de vocabulaire : comment faut-il traduire les mots que Jésus utilise pour désigner l'argent ?

« Le Mammon d'iniquité » comme dans le texte original ? Imbuvable.

« Votre argent malhonnête » ? Trop fort : malhonnête, l'argent ne l'est pas toujours.

On a opté pour : « l'argent trompeur ».

Mais notre évangile, contrairement au discours général, dit quelque chose de positif sur les richesses : « Faites-vous des amis avec votre argent trompeur ».

L'argent ça sert à se faire des amis (je ne dis pas : à les acheter comme fait l'intendant).

C'est comme les fleurs. On dit « Dites-le avec des fleurs » et pourquoi pas : « Dites-le avec des sous » ?

L'argent est un langage, c'est fait pour circuler. Servez-vous en pour vous faire des amis.

« Faites-vous des amis qui un jour vous accueilleront dans les demeures éternelles. »

C'est un bon placement. Traduction populaire, correcte : « Qui donne au pauvre prête à Dieu ».

En entendant cette image des amis qui vous hélitreillent dans le ciel,

je ne peux m'empêcher de penser au jugement dernier de Michel-Ange qu'on voit à la chapelle Sixtine à Rome :

dans le coin inférieur gauche, saint Dominique, qui est au ciel, se sert de son chapelet comme d'un lasso pour tracter des élus vers le haut. Ainsi les amis que nous nous serons faits avec notre argent trompeur nous hisseront chez le Père éternel.

Non, je ne crois pas avoir passé mon temps à donner des conseils aux riches qui ne savent que faire de leur fortune. Vous n'êtes pas

riches, pensez-vous, et cet évangile ne vous concerne pas. Je n'en suis pas sûr : nous sommes tous le riche de l'un et le pauvre de l'autre et le conseil vaut pour tous. Tout le monde peut donner, si peu que ce soit. Une vie pauvre et sobre n'est valeur chrétienne que si elle est vécue pour les autres. La pauvreté, en soi, n'est pas chrétienne. Elle le devient si je me dépouille pour les autres, si, comme dit saint Paul, je me fais pauvre pour faire riches les pauvres. La richesse n'est pas un péché mais bien l'égoïsme et l'avarice. Les riches généreux ça existe. Il y en avait autour de Jésus....

Une chose frappante : aux yeux du grand public, « la » vertu chrétienne par excellence, « la » note chrétienne c'est la charité. On pardonne tout à celui qui est généreux et les grands modèles chrétiens restent bien un abbé Pierre, un François d'Assise, un Père Damien.

Année C - 26^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 16, 19-31

Le cœur de la parabole est une mise en garde contre les dangers de la richesse,
un message qui est cher à saint Luc.

Le riche n'a pas volé Lazare, il ne l'a pas dépouillé, il ne l'a pas exploité, il ne l'a pas maltraité ;
on ne dit même pas qu'il lui a refusé l'aumône.
C'est bien plus simple et bien plus terrible : il ne l'a pas vu.
La dureté de cœur, la sclérocémie, le plus grand péché peut-être, selon Jésus.

Autour de ce noyau dur, une sorte de petit conte populaire, avec toute l'imagerie classique sur l'au-delà.
Voilà Abraham ; c'est l'ancêtre de notre saint Pierre, le portier de l'au-delà.
Voilà, comme dans les contes, le sablier qui s'inverse et les méchants punis et les bons récompensés.
Et trop tard pour changer de camp (et on se dit : c'est bien fait !).

Et il fait chaud en enfer et on y a soif.

(Comment voulez-vous qu'on imagine autrement l'enfer, dans ces pays brûlés de soleil ?

Pour nous, l'enfer ce serait plutôt le froid !)

Tout cela est un peu simple, comme dans les contes :

tous les riches ne sont pas nécessairement mauvais, ni tous les pauvres des modèles de vertu.

Ce qui est reproché au riche ce n'est pas le bon verre qu'il a bu, c'est de l'avoir bu tout seul.

Toute cette imagerie ne doit pas être prise trop au sérieux.

(Révérence parler, ça ressemble au curé de Cucugnan de Daudet : le brave curé qui raconte qu'il a vu ses paroissiens en enfer.)

Le but de la parabole n'est pas de nous renseigner sur l'au-delà, mais de nous inviter à nous convertir et tout de suite. Et le riche le comprend fort bien puisqu'il demande à Abraham d'aller tout de suite avertir ses frères.

Étant bien entendu que l'essentiel est là, je m'attarde à trois détails qui me ravissent.

Voici trois réflexions hors thème que je vous confie pour que vous y réfléchissiez à votre tour.

Première réflexion : sur le pardon.

Le mauvais riche se trompe d'adresse.

Il est nigaud quand il demande à Abraham d'intervenir pour lui.

S'il veut être pardonné, c'est à Lazare qu'il doit s'adresser, pas à Abraham !

Abraham n'est pas habilité à pardonner au nom de Lazare, il n'en a pas le droit.

Je n'ai pas le droit de pardonner au nom d'un autre.

On a entendu des journalistes demander au Cardinal si l'Église devait pardonner à Dutroux ?

Réponse : ce n'est pas à l'Église à pardonner. En a seul le droit celui qui a subi l'offense :

l'offensé seul peut pardonner.

Je crois que le discrédit dans lequel est tombé le sacrement de pénitence tient en partie au fait qu'on disait à un prêtre des choses qu'on devait dire ailleurs.

Au prêtre aussi sans doute, mais pas d'abord, ni uniquement à lui.

S'il avait demandé pardon à Lazare, qu'est-ce que Lazare aurait répondu ?

Et qu'est-ce qui se serait passé ?

Deuxième réflexion, concernant l'au-delà.

Jésus reprend donc sans la critiquer l'imagerie populaire sur l'au-delà.

Il est question d'un grand abîme qui sépare les bons des mauvais et qui ne permet pas d'aller-retour.

C'est une image.

Dieu ne fige personne dans une situation définitive.

Il n'y a pas de grand abîme, il est toujours possible de se convertir.

Pas d'inscription sur la porte de l'enfer comme dans l'enfer de

Dante : « *Voi che entrate qui, lasciate ogni speranza* ».

Si l'enfer existe, s'il y a quelqu'un dedans, c'est qu'il n'a pas envie d'en sortir,

c'est qu'il veut y rester et non parce qu'il lui est interdit d'en sortir.

Ca ne fait que déplacer le problème, direz-vous, et le mystère reste entier avec la question abyssale : « Le mystère du mal est-il si profond qu'il soit possible de s'y ancrer sans vouloir en sortir et de le préférer à l'amour » ?

Mais ça situe la question à sa bonne place et c'est la vraie question.

Troisième réflexion : sur le mort qui ressuscite.

Le propos d'Abraham me ravit : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quelqu'un peut bien ressusciter des morts, ils ne seront pas convaincus. »

C'est la parole de Dieu qui convertit, la loi et les prophètes,
l'exemple brûlant d'un chrétien qu'on admire et qui vous donne
envie de vivre comme lui.

Pas un mort qui ressuscite,
pas l'extraordinaire qui fait injure au quotidien,
pas les apparitions.

Pourtant, si volontiers on identifie le religieux au miraculeux, au
merveilleux,
Dieu n'est pas dans le feu, l'ouragan, le tremblement de terre, il est
dans la brise légère.

Merci, père Abraham.

Pour terminer et en revenir à l'essentiel de notre évangile sur la
richesse et ses dangers :

C'est un gosse du catéchisme à qui on demande : comment
comprends-tu la parole de Jésus : qu'il est plus difficile à un riche
d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le
chas d'une aiguille. Réponse : un riche se soucie autant d'entrer dans
le royaume de Dieu qu'un chameau de passer par le trou d'une
aiguille.

C'est exactement cela.

[Année C - 27^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 17, 5-10](#)

À ma connaissance, il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'Église, de
saints qui aient déplacé les montagnes ou fait se jeter les arbres dans
la mer.

C'est arrivé dans un roman, un roman anglais dont j'ai oublié le nom
de l'auteur

mais dont le titre français était : « Le miracle de dom Malachie ».

Dom Malachie est curé, quelque part dans un village.

Vient s'installer près de son église un chapiteau forain où l'on danse,
où l'on danse

sans arrêt, comme sur le pont d'Avignon,
et qui a, bien sûr, bien plus de succès que son église.
Alors dom Malachie, dans un acte de foi suprême, met le Seigneur
au pied du mur
et ordonne au chapiteau d'aller aux cent mille diables,
ce que le chapiteau fait : il s'envole dans la montagne...

Mais hélas : c'est le chapiteau qui devient à son tour lieu d'attraction
et on se précipite et on paye pour le visiter et l'église de dom
Malachie reste toujours désespérément vide.

Ayez donc la foi à déplacer les montagnes !

Ordonner aux arbres de se planter dans la mer ou aux montagnes de
changer de place :

ce sont des images évidemment.

Mais la chose existe : des gens qui déplacent les montagnes, ça
existe !

Nous avons peut-être eu la chance d'en connaître de ces gens-là,
des hommes, des femmes, qui sont venus à bout de montagnes de
difficultés,

des Himalayas de méfiance et de préjugés, d'apathie, de haine, de
glaciations,

qui ont fait des miracles.

Ils ne sont peut-être pas tous chrétiens.

(Tant mieux ! Grâce à Dieu les chrétiens n'ont pas le monopole de la
fonte des glaces,

mais c'est aux chrétiens que je pense plus spontanément parce que je
les connais mieux.)

Pas non plus, la plupart du temps, des héros, au sens qu'on donne
d'ordinaire à ce terme,

sinon de cet héroïsme quotidien, qui est peut-être le vrai et qui
consiste à reprendre sans se lasser sa tâche, à transmettre
inlassablement l'amour dont on est traversé.

On a le droit d'avoir ses préférences :
ma préférence à moi va aux sans grade de l'évangile,
ceux qui reprennent chaque jour le collier comme on prend chaque
jour le train,
sans se décourager, sans succomber à la paresse, à la facilité, à
l'égoïsme,
sans se prendre au sérieux : s'estimant serviteurs quelconques
comme dans l'évangile.
Et c'est là qu'est le vrai miracle, le seul d'ailleurs qui ait jamais
convaincu et converti personne car on ne convertit pas les gens avec
du miraculeux.

Et je rapproche notre évangile de cette étonnante et merveilleuse
parole de Jésus
qu'on lit chez saint Jean : « Celui qui croit en moi accomplira les
œuvres que je fais,
il en fera même de plus grandes ».

J'aime les exemples. Les miens ont nom : Damien, Cardijn, abbé
Pierre.

Cher Père Damien qui avait fondé une fanfare avec ses lépreux parce
que les lépreux ont aussi le droit d'être enterrés en musique.
Merveilleux abbé Pierre qui, dans son tout dernier livre, a reconnu
avoir fait un faux pas...

Sans parler des grosses pointures, des poids lourds qui nous aident à
croire :

François, Claire, Charles de Foucauld, Xavier, Thérèse pour n'en
citer que quelques uns,
qui nous ont transmis le flambeau de l'évangile et nous donnent
envie de vivre comme eux.

Comme elle peut faire des merveilles l'ardente patience des hommes
quand elle donne la main à la douce pitié de Dieu.

Une chose encore :

cet évangile est pour nous,
il est porteur d'une bonne nouvelle, il est lourd d'espérance
(je ne dis pas d'optimisme, ce n'est pas la même chose)
il dit qu'autre chose est possible,
que nos efforts ne sont pas vains,
que l'amour n'est pas perdu,
que le mal ne l'emportera pas,
que la bonté est plus profonde que le mal,
que si radical que soit le mal, il n'est pas aussi profond que la
bonté.

C'est le message de toute la Bible :

j'en appelle aux premiers mots du premier livre du premier
testament,

ceux qui donnent le ton de tout le livre :

le récit de la création qu'on lit dans la Genèse.

Six fois on y lit le refrain « Et Dieu vit que cela était bon ».

Oui, la création est bonne,

la chute et le mal et le péché ne sont pas les premiers.

Dieu est avec nous : on les déplacera, les montagnes,
et les arbres iront se planter dans la mer !

Année C - 28ème dimanche du temps ordinaire - Luc 17, 11-19

Dans notre évangile il y a un miracle.

Vous permettez que je n'en parle pas et me porte directement à son sens ?

Ce n'est pas tout à fait honnête mais répondre à la question : « que s'est-il passé ? » occuperait les quelques minutes que j'ai pour tâcher de vous convaincre du reste

qui est plus important.

Plus important est le sens, ce qui se cache derrière le miracle.

Car enfin Jésus n'a pas passé son temps à faire des miracles - si ce sont des miracles ! -

pour le plaisir ;

ceux qu'il a faits étaient là pour autre chose :

ce sont des signes.

Des signes de quoi ?

Vous connaissez la réponse :

Jésus guérit,

il refait de la beauté, de la vie,

il recrée de l'amour,

il met debout.

Est-ce qu'on ne pourrait pas résumer en disant qu'il libère ?

Il libère de la faim, de la maladie, de la peur, de l'exclusion.

De l'exclusion : c'est notre évangile.

Les lépreux étaient des exclus,

on les tenait à l'écart,

pour une raison évidemment prophylactique,

mais sur laquelle s'était greffée une considération que Jésus n'a jamais fait sienne :

que le lépreux ne pouvait être qu'un pécheur,

que la lèpre du corps ne pouvait être que le châtimement d'un cœur pourri par le péché.

Jésus prend le préjugé à bras le corps et lui tord le cou :
il fait sauter les barrages,
il rend la communion aux lépreux.

Et nous sommes sans doute ici à un point central de son message :
les exclus sont au cœur de l'évangile.

Jésus se met sans cesse à leur point de vue,
il est toujours dans leur camp,
(c'est pour cela qu'il en change souvent),
et l'évangile pourrait sans doute être aussi défini comme un regard
sur la vie et le monde à partir du plus faible.

Le messianisme prolétarien de Marx devait rejoindre quelque chose
de profondément biblique, pour expliquer l'extraordinaire pouvoir
d'attraction et de séduction qu'il a exercé, en particulier sur les
chrétiens.

Tout cela qui est bien connu, je l'ai trouvé bien exprimé dans un
texte de Garaudy. Je me permets de vous le lire :

*Environ sous le règne de Tibère, un personnage dont on connaît à peine le nom a
ouvert une brèche à l'horizon des hommes.*

*Ce n'était sans doute ni un philosophe ni un tribun, mais il a dû vivre de telle
manière que toute sa vie signifiait que chacun de nous peut, à chaque instant,
commencer un nouvel avenir.*

*Des dizaines, des centaines peut-être de conteurs populaires ont chanté cette bonne
nouvelle. Nous en connaissons trois ou quatre.*

*Le choc qu'ils avaient reçu, ils l'ont exprimé avec les images des simples gens, des
humiliés, des offensés, des meurtris, quand ils rêvent que tout est devenu possible :
l'aveugle qui se met à voir, le paralytique à marcher, les affamés du désert qui
reçoivent du pain, la prostituée qui se révèle une femme, un enfant mort qui
recommence à vivre.*

Pour crier jusqu'au bout la bonne nouvelle, il fallait que lui-même, par sa résurrection, annonce que toutes les limites, la limite suprême, la mort même a été vaincue.

Tel ou tel érudit peut contester chaque fait de cette existence, mais cela ne change rien à cette certitude qui change la vie. Un brasier a été allumé, il prouve l'étincelle ou la flambée première qui lui a donné naissance.

*Il a défatalisé l'histoire,
accompli les promesses des héros et des martyrs du grand éveil de la liberté. Pas seulement les espérances d'Isaïe ou les colères d'Ezéchiel : Prométhée était désenchaîné, Antigone désemmurée. Ces chaînes et ces murs, images mythiques du destin, tombaient devant lui en poussière. Tous les dieux étaient morts et l'homme commençait.*

C'était une nouvelle naissance de l'homme.

Antigone que, dans la tragédie grecque, son oncle Créon avait condamnée à mourir de faim parce qu'elle avait donné une sépulture à son frère rebelle ;

Prométhée, le premier saint du calendrier laïc selon Marx, qui avait, dans la mythologie grecque, volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes et que les dieux avaient pour ce motif enchaîné sur son rocher.

L'histoire défatalisée,
un nouvel avenir possible à tout moment.

Lève-toi et marche !

Relève-toi et va, ta foi t'a sauvé.

La voilà, la bonne nouvelle !

Garaudy qui a écrit les lignes que je vous ai lues s'est depuis lors converti à l'Islam ;

il serait même, semble-t-il, devenu négationniste et avait entraîné son ami, le bon abbé Pierre, dans cette fâcheuse aventure.

Je ne sais pas s'il signerait encore les lignes que je vous ai lues.

Qu'importe!

En plus de ce que je vous en ai dit, il y a encore ceci : que Jésus ne s'impose pas, qu'on le rechoisit sans cesse, que l'évangile est liberté.

Nietzsche, lui, affirmait que l'évangile était plein de ressentiment, de refus de la vie, de la joie, du bonheur...

Je crois qu'il se trompe :
ce qu'on pourrait reprocher aux chrétiens, c'est de ne l'être pas assez,
c'est d'avoir tendance à pratiquer la charité de manière artisanale sans nous porter aux causes.

Comprenons-nous : l'exclu, le pauvre, n'occupent en christianisme une place centrale que pour les en sortir.
Il n'y a pas d'exaltation de la pauvreté, et encore moins de la misère.
Le christianisme n'est pas l'ennemi de la vie, de la joie, du bonheur ;
il n'a nul ressentiment vis-à-vis de la vie et du plaisir,
nulle exaltation de la souffrance et de l'échec
(c'est Nietzsche qui le dit).

C'est peut-être à cause de nous qu'on l'a dit,
c'est peut-être notre faute.
Non : en christianisme, le but est de faire accéder tous les hommes à cette plénitude d'humanité,
et si la pauvreté est exaltée, à la suite de François d'Assise par exemple, c'est parce qu'elle donne accès à une liberté merveilleuse et joyeuse.

Et la douceur évangélique, « de l'eau tiède » dit Declerck, n'est pas ce sentiment fadasse qu'on présente quelquefois : elle est force au contraire, une force plus grande que la force, une violence plus forte que la violence...

Un enseignement sur la prière à partir d'une histoire peu édifiante :
un juge qui se soucie de la justice comme de colin-tampon,
mais qui finit par écouter une pauvre veuve parce qu'il a peur
d'attraper des coups!

Jésus se sert de l'actualité telle qu'elle se présente,
il raconte les choses telles qu'elles sont,
sans les donner en exemple.

Ne concluons donc pas que Dieu est de la sorte.
C'est de nous qu'il s'agit : il nous est dit de persévérer dans la prière,
Jésus entendant « montrer à ses disciples qu'il faut prier sans se
décourager ».

La prière est la foi en acte :
dis-moi comment tu pries, je te dirai comment tu crois.

Et puisqu'il s'agit de la prière de demande
(qui n'est qu'une des formes de prière : il n'y a pas qu'elle,
il y a aussi, plus peut-être, la prière de louange),
parlons-en.

C'est la plus courante,
celle que nous connaissons le mieux,
celle à qui nous recourons le plus facilement,
peut-être est-elle la seule que nous connaissons.

Ce qui serait dommage...
Mais puisque c'est d'elle que Jésus parle,
voici à son sujet quelques réflexions,
quelques convictions portatives.

Voici trois exemples, par ordre de gradation.

1. Premier exemple.

Peut-on prier pour avoir du beau temps ?
Oui, si vous le faites avec le sourire.

Ça n'a pas beaucoup de sens,
est-ce que vous priez pour avoir une éclipse solaire?
Vous croyez que Dieu va intervertir les lois de la météo parce que
vous mariez votre fille le samedi suivant ?
Je ne le crois pas mais peut-être suis-je un affreux rationaliste.

J'ai connu une gentille vieille dame, une espèce de bonne fée
que j'aimais bien et qui m'aimait bien,
et quand je lui disais : « Mamy, j'ai perdu mes clefs »,
elle me disait avec le sourire, parce qu'elle savait que je n'y croyais
guère :
« je vais faire une prière à Saint Antoine ».
Et quand je lui disais le lendemain : « Mamy, j'ai retrouvé mes clefs »,
elle me disait : « j'avais prié pour vous ».
Gentille mamy : on n'en sortait pas !

Ceci dit, on peut tout dire au Seigneur,
y compris qu'on souhaiterait avoir du beau temps
ou qu'on aimerait retrouver ses clefs ;
mais il faut le faire avec le sourire.
Il ne se fâchera pas, il trie tout,
mais facilitons-lui la tâche en demandant si possible des choses
intelligentes.
Et puis surtout, ne rien exiger :
on ne frappe pas du poing ou du pied à la porte du Seigneur.

2. Un pas de plus, deuxième exemple : peut-on prier pour que
quelqu'un guérisse ?
Personnellement, j'en suis incapable.
Je ne crois pas que Dieu bouleversera pour moi les lois naturelles
qui régissent la vie, la croissance, la mort des organismes vivants.
Mais je comprends très bien qu'on le fasse :
on peut tout dire au Seigneur, on ne peut rien exiger.

3. Troisième exemple : la prière arrête-t-elle les guerres, les conflits,
réconcilie-t-elle les couples ?

C'est ce que nous semblons parfois demander aux intentions de la messe.

Cela ne signifie certainement pas qu'on remet au Seigneur la tâche de mettre fin aux conflits :

que voulez-vous qu'il y fasse ?

Il lui est plus facile de créer la mer et les montagnes que de changer le cœur de l'homme !

C'est à nous d'arrêter les guerres,
et la prière ne peut pas nous faire démissionner.

Alors qu'est-ce que cette prière veut dire ?

Elle signifie au moins qu'on en a gros sur le cœur,

qu'on lui parle de ce qui nous préoccupe :

c'est à nous que ça fait du bien !

La prière n'a pas pour but de changer Dieu,

comme s'il y avait des choses qu'il ignorait et dont on le mettrait au courant,

ou des choses qu'il serait prêt à modifier à notre demande ;

elle a pour but de nous changer, nous.

L'amour de Dieu est comme un soleil toujours prêt à nous éclairer et à nous réchauffer,

c'est nous qui mettons des écrans !

La prière a pour but de nous les faire perdre !

Voilà mes convictions portatives :

il faudrait pouvoir en parler.

Si vous estimez qu'elles sont davantage des choses auxquelles je ne crois pas

que des choses auxquelles je crois,

je termine en vous en disant une à laquelle je crois très fort.

Il y a une seule demande à faire, et il faut la faire très fort, c'est Jésus qui l'a dit :

c'est demander son Esprit,

chaque jour, inlassablement :

une seule prière de demande finalement, qui résume toutes les autres,
qui inclut toutes les autres :
Seigneur, donne-nous ton Esprit
que nous voyions les êtres et les choses comme tu les vois,
que nous construisions le monde comme tu le rêves.

Année C - 30^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 18, 9-14

Cette parabole du Pharisien et du Publicain est presque caricaturale avec ses deux personnages :
le Pharisien qui se vante de ce qu'il fait
et le Publicain qui n'est pas un personnage reluisant mais il en a honte.

Le Pharisien commence bien : « Je te rends grâce ».
C'est bien de commencer sa prière de la sorte et pas par la demande.
Mais ça dérape illico :
« Je te rends grâce pas parce que tu ...es bon ou grand,
mais parce que je ... suis :
et encore : pas parce que je suis bon et juste et pur,
mais parce que je ne suis pas comme les autres qui sont...

Notez bien qu'une certaine fierté n'est pas interdite
(voir seconde lecture).
Rien n'est simple.

Dieu préfère donc l'humilité du pécheur à l'orgueil du juste.
L'humble pécheur et l'orgueilleux vertueux ne sont pas des catégories sociales en dehors de nous,
ce sont deux tendances qui sont en chacun de nous.
La leçon est simple, je ne m'attarde pas.
C'est de la morale, que chacun la fasse à soi-même.

M'intéresse davantage de savoir où est la bonne nouvelle, l'évangile, de la parabole.

Je vous propose ceci :

Quand tous deux sont sortis de l'église, ils en sont sortis comme ils étaient entrés.

L'un bouffi d'orgueil, l'autre cafardeux comme par devant.

Car enfin, ils ne savent pas comment Dieu les voit.

C'est une voix « off » qui nous le dit,

c'est Jésus qui nous apprend comment Dieu voit les choses.

La bonne nouvelle, c'est que Dieu ne nous voit pas comme nous nous voyons,

et que « même si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur et nous aime »,

comme il se lit admirablement chez saint Jean.

Une chose encore : « Prends pitié du pécheur que je suis »

est devenu, en Orient, une prière connue sous le nom de « Prière de Jésus » et très populaire en Russie.

Elle consiste à répéter inlassablement la formule

« Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi pécheur ».

C'est une très belle prière, merveilleusement simple, très russe...

Elle ne résume pas toute prière. Toute prière ne se résume pas à elle.

Nous ne sommes pas que pécheurs

(J'estime parfois qu'on le dit trop au cours de la messe).

Mais c'était la prière du publicain

et Jésus l'a aimée.

C'est une référence.

[Année C - 31^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 19, 1-10](#)

Ce Zachée a quelque chose de folklorique.

Car enfin : c'était un collecteur d'impôts, même un chef des collecteurs d'impôts, c. à d. quelque chose comme un receveur des contributions.

Vous avez déjà vu, vous, un contrôleur des contributions grimant dans un arbre pour ne rien rater du défilé ?

C'est aussi ce qui le rend sympathique : il n'est pas prisonnier de son personnage.

Il aurait pu se mettre au premier rang, saint Luc dit qu'il était petit. Ce que Luc ne dit pas c'est que, peut-être, il n'osait pas trop se mêler à la foule.

Les collecteurs d'impôts étaient très mal vus :

c'étaient des collaborateurs de l'occupant romain.

Ils collectaient l'impôt en leur nom. Les Romains fixaient la somme et le collecteur avait carte blanche pour la trouver : c'est lui qui décidait ce que chacun devait payer.

Pas étonnant qu'ils n'aient pas été très populaires. Que les Romains disparaissent et on n'aurait pas donné cher de leur peau.

Comme les collabos de la dernière guerre, comme les fermiers généraux de l'ancien régime qui ont été parmi les toutes premières victimes de la colère populaire lors de la révolution.

Le voilà donc dans son sycomore.

(Ici, parenthèse botanique : certains traduisent figuier.

Pour la portée symbolique : parce que le premier testament est tout plein de figuiers : le figuier est même une image du peuple juif.

(Le pommier du paradis terrestre aurait du reste été plutôt un figuier)

Botaniquement, le sycomore fait mieux l'affaire : il a des branches basses, on peut donc y monter, le figuier est d'ailleurs plutôt un buisson. Fin de la parenthèse.)

Zachée a sans doute entendu parler de Jésus et voudrait bien le rencontrer.

Il se pose peut-être des questions,
ses richesses ne font pas son bonheur,
il cherche autre chose.

Il est donc dans son arbre où il ne doit pas passer inaperçu.
Jésus passe et l'appelle et lui dit : descends, je m'invite chez toi.
Comment connaît-il le bonhomme, son nom et son histoire ?

Je complète les silences du récit :

Jésus passe donc, remarque ce petit bonhomme dans son arbre et demande :

- C'est qui ce gros petit bonhomme dans l'arbre ?

(C'est moi qui dis qu'il était gros : ce n'est pas dans le texte, mais il me semble qu'il devait l'être parce que je le trouve un peu comique.)

Réponse des disciples:

- C'est Zachée, tu sais, on t'en a parlé, un collecteur d'impôts, il voudrait bien te rencontrer, il se pose des questions ; nous, tu le devines, on ne le porte pas dans nos cœurs.

Jésus :

- Zachée, descends de ton arbre, ce ne sont pas des choses qu'on fait à ton âge, je m'invite chez toi.

Ça n'a pas plu à tout le monde cette invitation ;
mais Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu,
et, quand il le faut, il a le courage de déplaire.

L'histoire se termine bien : Zachée se convertit :

*« Je donne la moitié de mes biens aux pauvres
et je m'engage à rendre quatre fois plus à celui que j'aurais lésé ».*

Il n'a pas fait ça au pied de son sycomore :
les verbes sont au présent mais ce sont des futurs,
ça a pris du temps,

Luc comprime les événements.
C'est une chose que les évangélistes font plus d'une fois,
par exemple quand ils disent : Jésus passe, rencontre ses futurs
apôtres et leur dit : suivez-moi et ils le suivent.
Ça a pris plus de temps que ça !

Mais si Luc le rapporte c'est que Zachée l'a fait.

Une chose pour terminer :
L'histoire de Zachée, on la lit quand on bénit une maison.
L'idée, et elle est tellement belle, c'est que Dieu vient habiter dans
nos maisons si nous lui faisons de la place.
Il est partout où des cœurs l'accueillent.
On ne le rencontre pas que dans les églises !
Les vieux Pères disaient :

*« Tu dis n'avoir pas le temps de venir à l'église ?
De ta maison fais une église.
Invite le Seigneur à venir y habiter.
Rappelle-lui ce qu'il a fait pour Zachée,
il se souviendra et viendra habiter chez toi. »*

Et cette si belle phrase de l'Apocalypse :
*« Voici que je me tiens à la porte et je frappe, dit le Seigneur.
Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre,
j'entrerai et nous partagerons le repas ensemble. »*

Année C - 32^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 20, 27-38

Les faits sont corrects : la loi existait bien, elle s'appelait loi du
lévirat.
« Je dois épouser ma belle-sœur si son mari, mon frère, meurt sans
enfant ».
Le but de la loi est évidemment d'assurer une descendance, l'absence
de descendance est la pire des calamités.

On lit dans le Deutéronome :

Et si l'homme n'a pas envie d'épouser sa belle-sœur, celle-ci montera à la porte vers les anciens et leur dira : « Mon beau-frère a refusé de perpétuer pour son frère un nom en Israël, il a refusé d'accomplir à mon égard son devoir de beau-frère ». Les anciens de la ville le convoqueront et lui parleront. Il se tiendra là et dira : « Je n'ai pas envie de l'épouser ». Sa belle-sœur s'avancera vers lui en présence des anciens, elle lui retirera la sandale du pied et elle lui crachera au visage. Puis elle prendra la parole et dira : « Voilà ce qu'on fait à l'homme qui ne reconstruit pas la maison de son frère ! » Et en Israël, on l'appellera « maison du déchaussé ».

On n'est pas plus aimable.

Ce qui est curieux, c'est qu'en droit ecclésiastique, c'est exactement le contraire : la chose est rigoureusement interdite.
Mais venons-en à notre évangile.

Évidemment, deux maris auraient fait l'affaire. Sept maris, c'est presque un gag.

On entend les Sadducéens rire de bon cœur en racontant l'histoire : la résurrection des morts, ils s'en soucient comme de colin-tampon, c'est Jésus qu'ils veulent coincer.

Jésus, qui croit en la résurrection, fait une double réponse :
l'une concerne le fait, l'autre le comment.

Le comment est vite expédié : on n'en sait rien.

Jésus botte en touche.

Le ciel ne consistera pas à jouer les prolongations, ce sera autre chose,

un autre monde, que nous ne pouvons pas imaginer,
dont nous ne devons pas nous soucier.

Laissons le comment à Dieu, c'est le secret de son amour.

L'Écriture n'est pas faite pour répondre à nos curiosités.

À la fin du livre de Job, le saint homme met le doigt sur la bouche et se tait.

Nous ferions bien de l'imiter.

Plus importante est la deuxième affirmation : le fait de la résurrection.

Sont convoqués les trois grands patriarches : Abraham, Isaac et Jacob.

Trois noms :

si leurs noms sont gardés, c'est qu'ils sont vivants.

Dieu converse avec eux comme il l'a fait quand ils étaient ici.

Ils sont vivants parce que Dieu ne les oublie pas.

Dieu n'abandonne pas ceux qu'il aime.

Ils sont vivants dans la mémoire de Dieu.

Dans l'Écriture – et c'est une merveilleuse conception de l'homme – la vie humaine ne commence ni à sa conception ni à sa naissance.

La vie de l'homme commence lorsque quelqu'un lui donne un nom et l'appelle par le nom qu'il lui a donné.

Et la vie de l'homme ne cesse pas à sa mort.

La vie de l'homme cesse quand plus personne ne dit son nom.

Dieu continue à dire notre nom au-delà de la mort, même si plus personne ne le dit.

Et c'est ce qui nous fait vivants.

J'y pensais en regardant, au cimetière, tant de croix rouillées et je m'efforçais de déchiffrer ces noms devenus illisibles pour aider la mémoire de Dieu.

La résurrection, on la reçoit,
on ne se la donne pas.

Sa résurrection, Jésus l'a reçue du Père qui n'a pas permis qu'il restât mort. Elle est passive, c'est ce que nous appelons sa passion qui, paradoxalement, est active.

On a dit qu'aimer, c'était dire à quelqu'un : « Toi, tu ne mourras pas ».

Nous savons bien, hélas, que notre amour n'empêche pas ceux que nous aimons de mourir.

De Gaulle rapporte, dans ses mémoires, que, rencontrant, en 1945, au Kremlin, Staline au faîte de sa puissance, celui-ci lui aurait dit en

regardant par la fenêtre du Kremlin, la neige qui avait enseveli les chevaliers teutoniques et la grande armée napoléonienne et les chars de la Wehrmacht : « C'est la mort qui remporte toujours la dernière bataille ».

Mais lorsque c'est Dieu qui aime, de quoi l'amour ne sera-t-il pas capable ?

S'il vous plaît, de tout ceci, ne faisons pas une doctrine paresseuse ; c'est plus une affaire de cœur qu'une affaire de tête, c'est une affaire d'amour qu'on ne comprend bien qu'avec le cœur, c'est un univers où l'on ne pénètre que si l'on aime.

L'évangile n'est pas un message sur l'au-delà.

Il ne s'acoquine pas avec ce compère des religions qu'est si souvent l'au-delà.

Il n'est pas consolation, il est message de vie, tout de suite.

Il ne dit pas, d'abord, qu'il y aura une vie après la mort.

Il dit qu'il y a, tout de suite, une vie avant la mort.

Parfois, rarement mais avec force, comme dans notre évangile d'aujourd'hui,

il dit que l'amour jouera les prolongations si nous l'avons appris.

Alors pour terminer, en très bref, l'histoire de l'au-delà.

Dans le premier testament, au début, le ciel est réservé aux bons, ne sont retenus sur la liste des élus que ceux que Dieu aime.

Les autres, « les méchants », ceux qu'il n'aime pas, il les oublie, on n'en parle plus. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Passés par pertes et profits.

Vous direz que ce n'est pas très gentil d'oublier les méchants.

Je vous répondrai que c'est quand même plus gentil que de les précipiter en enfer,

comme on l'a fait plus tard.

Or l'enfer n'existe pas encore.
Dans l'Écriture, au commencement est la bonté,
au début est la vie,
pas le mal et la mort.
Au début est le ciel, pas l'enfer.

Et donc aussi l'oubli.

Un jour, on invente l'enfer.
Mais comme on est effrayé par ce qu'on vient d'inventer, personne
n'ose dire
qu'il y a quelqu'un à l'intérieur.

Plus tard encore, et ce sera un sacré progrès, il y aura le purgatoire,
comme un car-wash avant le ciel...

Pour employer un mot qui ne convient pas :
le ciel, est-ce que ça ne se mérite pas un peu ?
Est-ce que ça ne se prépare pas ?
Ne faut-il pas sans tarder en apprendre le langage et les habitudes ?
Aimer un peu moins mal ?

[Année C - 33^{ème} dimanche des temps ordinaires - Luc, 21, 5 -19](#)

Durant les derniers dimanches de l'année liturgique (l'Avent n'est pas loin),
on relit traditionnellement des textes qui parlent de ce qu'on appelle
« la fin du monde ».
Ce sont des textes curieux, un peu effrayants, délices des sectes.
En réalité, ils comprennent un merveilleux message.

Deux clefs pour les comprendre :

Première clef :

Ils ont été écrits après la chute du temple, qui a eu lieu en 70.
La destruction du temple, ce fut un peu la fin du monde.

Il était merveilleux le temple, il avait fallu 46 ans pour le construire. Il n'en restait plus rien, il n'en reste toujours rien sinon le mur des lamentations.

Une fin du monde, un tremblement de terre, un 11 septembre au carré : tout un monde s'effondrait. Imaginez que Ben Laden ait détruit d'un coup sec Saint-Pierre de Rome et tout le Vatican. Ce devait être à peu près ça.

Quand Luc écrit, le temple n'existe plus, il n'en reste plus pierre sur pierre,

ce qui évidemment rend la prophétie un peu suspecte.

Difficile de distinguer ce que Jésus a vraiment dit et ce que l'évangéliste lui fait dire.

Je ne crois pas que Jésus ait prononcé les mots que Luc met dans sa bouche.

Ne faisons pas de Jésus une Madame soleil lisant l'avenir dans une boule de cristal.

Jésus est un prophète, et un prophète n'est pas quelqu'un qui prédit l'avenir

(comment le pourrait-on, et qui le pourrait ?),

mais quelqu'un qui voit, maintenant, les choses comme Dieu les voit.

Or, pour le temple, Jésus voyait que les choses allaient mal :

il l'aimait et il ne l'aimait pas,

il n'aimait pas ce qui s'y passait,

il se méfiait de cette fausse assurance qu'on y trouvait,

de la bonne conscience que le culte donne à bon compte.

Le culte qui s'y déroulait était sans doute parfait mais le cœur n'y était pas ;

or Dieu préfère le cœur aux sacrifices.

La deuxième clef, c'est qu'on s'est demandé si le jour du Seigneur n'était pas arrivé.

Je dis « le jour du Seigneur », pas : « la fin du monde » (c'est nous qui appelons les choses ainsi).

Le Seigneur, on le croyait très fort et on l'attendait, ferait paraître son jour ;
il viendrait lui-même établir son règne d'amour, de justice et de paix,
on l'attendait ardemment.
On n'en avait pas peur, au contraire, on priait pour qu'il arrive :
l'ancien testament est tout plein de cette joyeuse espérance.

Ce serait comme une nouvelle naissance,
la naissance d'un monde nouveau,
des cieux nouveaux et une terre nouvelle, dit l'Ecriture.
Une naissance douloureuse aussi :
l'ancien monde s'en irait à grand bruit
(une branche morte qui casse fait du bruit mais on n'entend pas
l'herbe qui pousse)
et c'est ce que nous avons appelé la fin du monde, mais ce n'est pas
l'essentiel.

Domage qu'on n'ait retenu que ça : est-ce que les gens aimeraient
se faire peur ?

Évidemment, on comprend que celui qui a écrit notre évangile en
regardant les ruines fumantes du temple, n'avait pas envie de rire,
mais Jésus désamorce la peur, c'est dans notre évangile aussi : vos
cheveux sont tous comptés.

En tout cas, refuser l'idée que Dieu, un jour reviendrait casser ce
monde qu'il a fait, comme un enfant gâté casse le jouet dont il est
fatigué.

Fin du monde ? Non.

Fin d'un monde, oui.

Quand ça aurait lieu, on n'en savait rien,
ce n'est pas notre affaire,
c'est le secret de Dieu, il faut le lui laisser, ne pas poser de questions
inutiles.

De temps en temps se levaient de faux prophètes, des gens
s'autoproclamaient prophètes
pour bouter l'occupant romain dehors : mais le royaume, ce n'était
pas ça.

Ce que ces images recouvrent porte un nom : cela s'appelle
l'espérance.
Inventée par les Juifs, inoculée aux chrétiens. Tous contaminés.
L'espérance et la confiance et la certitude que Dieu est le plus fort,
que le mal et la violence ne l'emporteront pas.

Les chrétiens présentent parfois les Juifs comme des nigauds qui
attendent un tram qui est déjà passé : ils ne savent pas que le Messie
est déjà venu, ils l'attendent encore,
et comme ils sont pleins d'humour, ils se racontent des histoires...

Par exemple :

Dans un petit village de Pologne, un pauvre se présente un jour pour
demander travail et nourriture : « Ton boulot sera de te poster à
l'entrée du village et quand le messie arrivera, tu viendras nous
prévenir. Pour ce travail, tu gagneras un kopek par jour. »

« Un kopek ! Mais c'est beaucoup trop peu ! »

« C'est vrai, ce n'est pas énorme mais au moins tu as la garantie de
l'emploi. »

Mais nous aussi, nous attendons le jour du Seigneur,
et nous prions : que ton règne vienne,
et nous chantons : fais paraître ton jour,
nous croyons qu'il doit venir encore
(*venir*, les textes ne disent jamais *revenir*).

L'espérance,
la merveilleuse espérance, la petite fille espérance.
Elle me fait penser aux poids des vieilles horloges,
le poids qui fait bouger les heures, le poids qui fait tourner nos vies.
Elle nous dit que nos efforts ne sont pas vains,
que rien n'est perdu du travail et de la souffrance des hommes.

Année C - Fête du Christ, roi de l'univers - Luc, 23, 35-43

L'année liturgique se termine par la fête du Christ, roi de l'univers. Dimanche prochain commence l'année liturgique nouvelle avec le temps de l'avent.

La fête du Christ-Roi, tel était son nom, est une fête « récente » une gamine, dans l'histoire bimillénaire du calendrier liturgique de l'Eglise : instituée par Pie XI dans les années qui ont suivi la première guerre mondiale, dans le but de proclamer la royauté universelle du Seigneur. Elle se voulait l'affirmation, à la fois fière et modeste, sereine, de la royauté du Christ et la volonté de lui rendre témoignage et de le faire connaître.

C'était le temps de l'Action Catholique naissant dans l'enthousiasme. L'Action Catholique, c'était un peu le bras armé de la fête du Christ Roi. Cardijn chez nous, fondait la JOC.

Maxence Vandermeersch (qui le lit encore ?) écrivait « *Pêcheurs d'hommes* ». On chantait : nous referons chrétiens nos frères, on parlait du divin ouvrier. C'était le temps de la JOC, de la JEC, de la JAC... Cette époque fut grande même s'il y eut des fausses notes et si, chez nous, elle eut son enfant perdu, le rexisme dont je rappelle que le nom vient de Christus rex, Christ roi.

La fête a mal vieilli.

D'abord, ce n'est pas une vraie fête. La liturgie célèbre des événements, pas des idées.

Pâques, Noël sont des événements. La royauté du Christ est une idée qu'il y a d'ailleurs quelque paradoxe à attribuer à Jésus qui a toujours refusé le titre.

Ensuite, comme la fête était arrimée à l'image de la royauté, elle a pâti comme son modèle, de ce que les linguistes appellent savamment un glissement sémantique. De quel roi parle-t-on, à quelle royauté pense-t-on ? Le concept de royauté a perdu beaucoup de sa substance.

Qu'est-ce que les rois que nous connaissons, nos rois constitutionnels, protocolaires parfois, ont à voir avec l'idée de roi qui fut celle de la Bible ? Qu'y a-t-il de commun entre les royautés d'ancien régime et la royauté de la reine d'Angleterre réduite à lire devant les chambres un discours du trône qu'a composé son gouvernement ? Sans parler des souverains scandinaves qui se contentent d'inaugurer les chrysanthèmes.

Que les têtes couronnées me pardonnent mais si c'est de la sorte que Jésus est roi, on n'ose pas dire que c'est flatteur. Quand on a inventé la fête, le mot avait encore quelque panache mais il l'a bien perdu depuis.

Mais j'arrête ce petit jeu facile, on ne tire pas sur une ambulance.

Bref, la fête vieillissait mal.

Vatican II, passant par là, en bonne fée, lui donna un coup de jeune en ajoutant simplement à « *roi* » la détermination : « *de l'univers* ». Cela devenait : *Christ, roi de l'univers*, et ce changement de nom était en vérité une mutation profonde. On ne fête plus le Christ-roi mais le « Christ, roi de l'univers » et ça change tout. Le Seigneur n'est pas un roi à la manière des autres, il est « roi de l'univers » à la manière de saint Paul de la seconde lecture et c'est tout autre chose. La royauté du Christ, explique saint Paul (et c'est chez lui que Teilhard de Chardin va trouver son inspiration), est une royauté cosmique, universelle.

Tout a été créé par lui et pour lui. Tout a en lui son origine et sa fin. Rien n'a de sens que par lui. Tous les êtres, tous les événements sont comme rattachés à lui, suspendus à lui comme à leur centre par autant de fils invisibles. Quelle prétention, serait-on tenté de dire, et quelle perspective décoiffante !

Mais c'est ici qu'il faut lire Luc et comment il rapporte la mort de Jésus.

Le contraste est immense entre la vision grandiose de Paul et l'humble récit de l'évangile.

Et pourtant, mais il faudrait s'en expliquer longuement, il s'agit bien du même Jésus.

Nous sommes sans doute la seule religion qui soit née de l'échec de son fondateur. Non pas malgré l'échec mais du cœur de son échec.

Jésus meurt sur la croix et on l'a affublé par dérision du titre de roi des Juifs qu'il n'a jamais revendiqué et qui fut sans doute le chiffon rouge agité devant le Romain pour en arracher un motif légal de condamnation : cet homme s'est prétendu roi !

Un faux. Même sa mort lui est volée.

Le récit est plein de silence.

Le peuple se tait. « Il restait là à regarder ». Voyeur le peuple ?

Comme les tricoteuses de la révolution, qui restaient à tricoter au pied de l'échafaud pour ne pas rater l'exécution suivante ? Ou bien passif, tétanisé ?

Silence, on meurt,

Et Luc, fidèle à lui-même, qui parvient à mettre une note de tendresse dans un récit sinistre : le personnage que nous appelons le bon larron. Le bon larron, où est-il allé la chercher sa tant belle prière ? *Souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton règne ?*

Où est-il allé le chercher son règne ? A-t-il deviné quelque chose de Jésus ? Il dit, humblement, *Ne m'oublie pas*. Pour peu, il prierait comme saint Ignace : *Ne permets pas que je sois séparé de toi*.

Et Jésus : où puise-t-il la force de consoler ce triste frère humain ? *Aujourd'hui, ensemble tous deux, nous entrerons tête haute dans la maison du Père*.

Le voilà notre roi.
C'est celui de Paul en qui nous comprenons le monde et la vie et les autres et nous-mêmes.
Et celui de Luc qui tient entre quatre clous.

Fête de Toussaint - Matthieu, 5, 1-8

En la fête de Toussaint, les béatitudes version Matthieu. Je vous en dis quelques mots : quelle audace ! À deux pas d'ici, au monastère de Clerlande, le Père Dupont a passé toute sa vie à réfléchir aux béatitudes et a écrit sur le sujet des livres fort savants... et des centaines de pages.

Le vrai bonheur, d'après Jésus, c'est donc
d'avoir une âme de pauvre,
d'être doux,
d'avoir faim et soif de la justice,
d'être vulnérable (c'est ainsi que je comprends : *pleurer*),
d'être miséricordieux,
d'avoir le cœur pur,
d'être artisan de paix
et de garder la tête haute si l'on est, malgré tout cela, persécuté
pour la justice.

Huit secrets du bonheur, le vrai bonheur est là, le vrai bonheur selon Jésus,
« la vie, mode d'emploi » selon l'évangile.

Qu'a dit Jésus exactement ?
Il est intéressant de comparer les différentes traductions avancées.
L'option qui donne sans doute le plus à réfléchir est celle qui traduit

« *Bienheureux* » par « *En marche!* » : *en marche, les humiliés, les endeuillés, les humbles !*

Pour prévenir l'objection, injuste je crois, qu'on fait parfois aux béatitudes de refléter un monde de passivité et de résignation.

Il se dégage des béatitudes une impression générale de douceur et de tendresse.

Elles sont en mineur, dirait-on en musique.

On a dit : un univers féminin. Pourquoi pas ?

Rien n'interdit d'appeler féminines les vertus de douceur et de tendresse et masculines les vertus de courage ou de force. À la condition de ne pas dire que les vertus dites féminines ne se trouvent que chez les femmes et que les dites masculines ne sont que chez les hommes.

À cette condition, oui, l'univers des béatitudes est féminin.

Ne dit-on pas que l'avenir est à la tendresse ?

La tendresse ne fait-elle pas partie de l'amour évangélique et ne faut-il pas l'y réintroduire ?

On les passe en revue ?

En tête, celle qui donne le ton et que les autres ne font que répéter, les pauvres de cœur,

« *ceux qui ont une âme de pauvre* », les humbles, ceux qui ne se prennent pas au sérieux, qui ne se poussent pas, qui n'écrasent pas les autres. Ceux qui ne se prennent pas au sérieux eux-mêmes (ce qui ne signifie pas qu'ils ne prennent pas ce qu'ils font au sérieux). Jésus n'aimait pas les orgueilleux, il détestait l'orgueil de la vertu. On ne nous demande pas de nous déprécier mais de nous rappeler saint Paul qui dit quelque part : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu et si tu l'as reçu, pourquoi t'en enorgueillir comme si cela venait de toi ?* »

(Il faudrait, au passage, réhabiliter l'humour, si profondément évangélique. L'humour qui consiste à se moquer de soi ou, gentiment, des autres. « Heureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, ils n'ont pas fini de s'amuser »).

Numéro deux, toute proche de la première, la douceur. Il faut la réhabiliter, celle-là. La douceur n'est pas mièvrerie, elle est forte au contraire.

La vraie douceur est celle qui a traversé la violence, elle la connaît. Elle pourrait être violente et aurait peut-être même voulu l'être. Elle a été tentée par la violence mais elle l'a traversée. Elle aurait pu se venger et elle a pardonné.

La douceur dont il est question dans les béatitudes n'est pas l'heureux trait de caractère que nous apprécions chez les autres (Oui ! vive le commerce des doux, il est plus agréable de vivre avec eux qu'avec des brutes), c'est une force plus forte que la force, une violence plus violente que la violence. Cette douceur-là est la vraie force.

Numéro trois : *ceux qui pleurent*.
Pourquoi pleurent-ils ? Le texte ne le dit pas.
J'ai lu qu'ils pleuraient sur leur péché.
Traduction proposée : *les vulnérables*, qui n'ont pas le cœur dur.
Encore une chose que Jésus n'aimait pas.
Ceux qui savent avoir pitié.
Tel traducteur en a fait des *tolérants*.

Numéro quatre : *ceux qui ont faim et soif de la justice*.
Ceux qui veulent que les choses aillent mieux et qui s'y emploient, que le monde soit plus juste et qui y travaillent, qu'eux-mêmes vivent un peu mieux l'évangile.

Cinq, *les miséricordieux*.
On traduit aussi : les compatissants.
Un hébraïsant a proposé *les matriciels* parce que les Juifs lient la miséricorde aux entrailles.

Six, les *cœurs purs*, les cœurs limpides, ceux dont le regard est pur, « un regard d'enfant pur et transparent comme une source ».
Tout est pur pour celui dont l'œil est pur.

Sept, *les artisans de paix*.
Les faiseurs de paix, les conciliateurs.

Huit, *les persécutés pour la justice*.
Il ne faut pas courir après mais si elle arrive, la persécution, en faire l'occasion d'un plus grand amour. Heureux ceux qui y parviennent.

Et tout cela le jour de la Toussaint où nous sommes invités à nous faire un peu voyeurs et à jeter un coup d'œil à travers le rideau, sur le grand rassemblement des saints dans le ciel. Des tas de peintres semblent y être allés. À croire Fra Angelico qui en revient, le ciel ressemble à une joyeuse sarabande : on passera son ciel à danser tous ensemble, les évêques avec le facteur et le pape et la crémière.

Et les sans grades, nos morts, auxquels nous pensons aujourd'hui avec tendresse.

Vous pouvez voir ça au couvent de Saint Marc à Florence.